Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 91 (1946)

Heft: 12

Artikel: Après un voyage sur les champs de bataille français : l'armée française de demain [fin]

Autor: Bauer, Eddy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342353

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après un voyage sur les champs de bataille français

L'armée française de demain

(Fin.)

Si nous voulions reprendre la plume d'oie des La Bruyère et des Bossuet, quel beau parallèle eussions-nous pu écrire, à la manière de celui de Turenne et du prince de Condé, en sortant des entrevues que voulurent bien nous accorder, en compagnie de nos camarades de la presse militaire suisse, les deux généraux d'armée Juin et de Lattre de Tassigny, l'un chef d'Etat-major général de la Défense nationale, l'autre chef d'Etat-major et inspecteur-général de l'Armée.

L'inconvénient, c'est que, ce faisant, on demeurerait, comme dans tout essai littéraire de ce genre, très au-dessous de la réalité. Soulignerions-nous chez le général Juin ses qualités de méthode, son sens de la préparation, la tranquillité objective de son jugement, son imperturbable sang-froid, nous ne dirions rien de faux, mais nous laisserions dans l'ombre son audace naturelle et cette foi ardente qui lui fit plaider et gagner auprès des généraux Clark et Alexander, d'abord sceptiques, puis intéressés, séduits et gagnés, le dossier de l'opération des Monti Aurunci, au moment où le commandant de la 5me Armée américaine avait arrêté sa décision sur une troisième attaque de Cassino, revue, corrigée et augmentée. On sait quel fut le succès de cette téméraire surprise, renouvelée des meilleures traditions de la guerre de montagne. Et nous négligerions encore le rêve napoléonien de cette grande offen-

sive italienne qui fut, en dernier ressort, repoussée par le président Roosevelt, et qui, par-dessus l'Apennin et la ligne des Goths, eût vraisemblablement, dès le mois de septembre 1944, conduit les Alliés occidentaux à Trieste, Ljubliana et Vienne. Au lieu de cela, après la prise de Rome (5 juin 1944), on retira successivement du front d'Italie, les quatre divisions du corps expéditionnaire français (C.E.F.), et les trois grandes unités d'infanterie du 6me corps d'armée américain. Du coup, la véritable déroute de Kesselring, sitôt passé Sienne, se ralentit pour prendre le caractère d'une retraite ordonnée, puis d'une installation méthodique dans les ouvrages fortifiés de la ligne des Goths.

Le portrait du général de Lattre de Tassigny mériterait les mêmes correctifs apportés à toute tentative de simplification. Certes, il est bien l'ardeur même ; certes, l'imagination l'entraîne dans un souffle épique, aux larges synthèses. Mais qu'on y prenne bien garde cette ardeur ne nuit jamais à l'ordonnance du discours, ni à l'enchaînement rigoureux de la pensée. Ses idées défilent devant ses interlocuteurs au rythme de la guerre-éclair, mais aussi elles s'encolonnent sans tumulte et sans frictions, dans un ordre parfait. Ses opérations de France et d'Allemagne attestent avec éloquence les deux virtualités de cette puissante nature de chef et de soldat. A peine débarqué à Saint-Tropez, il flaire la décomposition de l'ennemi, met dans sa poche le plan d'opération établi de l'autre côté de la Méditerranée, et aborde simultanément l'attaque de Toulon et celle de Marseille qui devaient être entreprises successivement. Jusqu'à Montbéliard, tous les horaires sont brûlés. De même au passage du Rhin, le 30 mars 1945 ; à 20 heures, au P.C. de la 3me D.I.A., selon M. Pierre Lyautey, il interpelle le général Guillaume : « Il faut que tu passes le Rhin ». Et celui-ci de répondre de manière parfaitement pertinente : « Avec quoi ? Tu m'as donné l'ordre de remettre tous mes moyens organiques à la 2me division marocaine ». Ce qui n'empêche pas la conclusion de jaillir, péremptoire : « Débrouille-toi ! C'est un ordre ».

Effectivement on se débrouille ; on avise à Strasbourg, trois radeaux pneumatiques en réparation. Ils sont à Spire vers une heure et demie du matin. Quelques heures plus tard, les premiers pelotons du 3me R.T.A. sont rive droite, au combat avec la 47me division de grenadiers. A Germersheim, la 2me D.I.M. a pareillement réussi cette incroyable opération.

Mais ce prodigieux besoin d'activité n'exclut pas la réflexion et la méthode dans la préparation. Souvenons-nous à cet égard de la magistrale surprise de novembre 1944, sur le front Damvant-Montbéliard, de ces éléments de la 5me D.B. remontant vers le Nord, alors que le gros de cette grande unité cuirassée se concentrait face à Montbéliard, de cette extraordinaire campagne de faux ordres et de faux bruits, destinée à égarer l'ennemi sur les véritables intentions de la 1re Armée française et de son commandant. Jusqu'au jour J-1 rien ne transpira ; et ce jour-là encore, les indices recueillis à la frontière suisse n'étaient rien moins que probants. Quelques réglages d'artillerie, et le bruit caractéristique des chenilles d'un *Priestgun*, descendant dans l'obscurité les pentes du Lomont. « Roland est preux, mais Olivier est sage » nous dit la *Chanson de Roland*, ce premier monument militaire des lettres françaises ; en vérité, c'est la littérature qui met chez l'un la bravoure et chez l'autre la prudence. Un grand chef de guerre, un Juin, un de Lattre de Tassigny, incarnent alternativement le personnage légendaire de Roland ou celui de son compagnon Olivier, et dans chaque cas qui s'est présenté à leur décision, ils l'ont fait à bon escient. C'est ainsi que ce roi de Lacédémone qui fut aussi un grand général, assemblait, selon Plutarque, la toison du lion à la peau du renard.

* * *

Tels sont les chefs de cette nouvelle armée française dont la renaissance, par sa vitalité, a étonné le monde ami ou ennemi, dès l'époque déjà si lointaine de la Grande Dorsale tunisienne et du Djebel Zaghouan. Quelles sont maintenant

les tendances qui l'animent sous l'impulsion du général de Lattre de Tassigny, lequel ainsi que nous venons de le dire, cumule sur sa tête les deux postes de chef d'Etat-major et d'inspecteur-général, soit toutes les responsabilités du commandement et toutes celles de l'instruction ? Ici l'on reprendrait volontiers la célèbre formule de La Bruyère : « Tout est dit et l'on vient trop tard ». Le général de Lattre vient, en effet, de s'expliquer lui-même sur ce sujet dans le numéro de novembre 1946 de la revue *Hommes et mondes*, et il l'a fait dans des termes si clairs et si pertinents qu'après lui, on ne saurait plus que compiler et que dégager les traits les plus caractéristiques de sa doctrine.

Rompant avec toute prétention mal fondée, il nous assure en commençant que son œuvre présente vise à la constitution d'une *Armée de transition*. Les forces que la France a reconstituées, dans sa volonté de reprendre les armes aux côtés de ses alliés, sont disparates en raison de leurs origines, de leur organisation et de leur armement. D'autre part, au bout de dix-huit mois de « drôle de paix », si l'on nous passe cette expression peu respectueuse pour l'effort de la diplomatie des vainqueurs, nul ne saurait dire encore quelles seront demain les lignes maîtresses du nouvel ordre international, ni en ce qui concerne la sécurité collective, ni en ce qui regarde les frontières de l'Allemagne. Enfin, le 9 août 1945, est intervenu l'événement d'Hirochima. Au mois de juin dernier, le général de Lattre exprimait devant nous l'opinion que ce jour-là, l'art de la guerre avait fait un bond équivalent à celui qui séparait les événements de mai 1940, de ceux de la guerre de Troie. Dans son article d'*Hommes et mondes*, il émet l'avis que sont et demeurent dévaluées la plupart des expériences que l'on cherchait à déduire du dernier conflit mondial, pour les intégrer dans un nouveau corps de doctrine. Il s'ensuit que pour la France, comme pour toutes les grandes puissances militaires de la planète, l'apport du passé est mince et qu'il convient de se détourner de la méthode historique.

Ici quittons un instant notre auteur, pour faire remarquer au lecteur que les petites puissances militaires au rang desquelles nous rangerons la Suisse, n'ont aucune raison pour s'épouvanter de cette conjoncture. S'il est exact que les derniers termes de l'évolution militaire dévaluent tout ou partie de nos armements, il s'ensuit nécessairement qu'à part les Etats-Unis d'Amérique, seuls détenteurs jusqu'ici, non seulement du projectile atomique, mais encore des moyens aériens capables de le larguer, les formidables armements qui caractérisent les autres grandes puissances sont affectés de la même nullité, ou, tout au moins des mêmes incertitudes quant à leur valeur pratique. Nous ne voyons pas le moindre inconvénient à ce que des deux côtés du billard, le marqueur soit ramené à zéro. Notre faiblesse n'y perdra rien.

Demeurent, toutefois, pour l'armée française de 1946 des missions immédiates qu'elle ne saurait se dispenser d'assumer en permanence, sous prétexte d'attendre que la lumière soit enfin faite quant à l'avenir probable des armements modernes. Cette force armée devra conserver et même accentuer encore son caractère national, ce qui revient à dire qu'elle reposera demain, comme elle le faisait hier sur le système du service militaire obligatoire. D'où se déduit, par une voie naturelle, la nécessité de reposer et de repenser tous les problèmes concernant l'instruction des cadres et de la troupe. Ici le général de Lattre de Tassigny ne mâche pas ses mots : *A cet égard*, nous dit-il, *la seule solution impossible était de recourir aux méthodes en vigueur avant 1939. Leur faillite avait été si certaine qu'il eût été coupable de continuer à les appliquer aux jeunes Français de vingt ans appelés sous les drapeaux.* Nous n'interjetterons aucun appel contre cette condamnation péremptoire. Elle ne fait que confirmer celle qu'avaient portée sur ces méthodes les terribles événements de juin 1940.

Ces vieilleries ainsi liquidées d'un trait de plume, à quelles nouvelles méthodes convient-il de recourir pour obtenir de meilleurs résultats ? Ici l'auteur se rapporte aux procédés

d'instruction qui ont permis aux grandes démocraties de se forger en quelques mois des armées gigantesques, dont la victoire a sanctionné la valeur. Bien entendu, on ne songe pas à reproduire servilement ces expériences étrangères sur territoire français, mais à retenir de ces procédés d'instruction, nouveaux en France, mais bien connus chez nous, ce qui demeure assimilable au caractère spécifique de la nation et aux meilleures traditions de son génie militaire. Ici le général de Lattre dégage un premier principe, dont les avocats helvétiques de l'armée de techniciens feraient bien de prendre de la graine : *Sans doute*, écrit-il, *la guerre a-t-elle démontré l'importance primordiale du matériel et de la formation technique, mais elle en a montré aussi la précarité. Dans l'incertitude scientifique où nous sommes et dans notre état de pauvreté, quel matériel présente une garantie durable d'efficacité, quelle technique est assurée d'un lendemain ? En réalité plus les bouleversements scientifiques sont considérables, plus ils soulignent la permanence de certaines constantes autour desquelles s'opèrent en dernière analyse, les adaptations réclamées par le progrès. Une instruction qui vise à obtenir mieux que des résultats immédiats doit donc porter avant tout sur ces constantes.*

Or la plus essentielle de ces constantes, c'est l'homme. Cet homme qui, selon Montgomery, demeure la *première arme dans la guerre*. La formation du combattant qui doit porter parallèlement sur la technique et sur la personnalité, nécessite un cadre dont le réalisme se rapproche, se rapproche autant que faire se peut, de la vie en campagne. Et ce postulat, nettement dégagé, conduit l'inspecteur-général de l'Armée française à faire quitter leurs casernes aux recrues et à leur donner dans des « camps légers » de bataillon, de groupe ou de régiment, le premier rudiment de leur formation militaire.

Cette idée neuve, a soulevé comme toutes les innovations, et jusque chez nous, la critique et le scepticisme. Ici il convient de s'entendre. Ce ne sont pas les casernes suisses que vise le général de Lattre de Tassigny ; situées, comme elles le sont ordi-

nairement, à la périphérie de nos petites villes, à deux pas des stands, des places d'exercice, des pistes de combat, elles offrent à l'instruction des facilités qui manquaient ordinairement aux grandes garnisons françaises, où, parfois, faute de places de tir suffisamment nombreuses, l'homme ne trouvait pas plus d'une fois par an, l'occasion de se mettre à terre face à la cible. On n'oubliera pas non plus que nos casernes sont, pour la plupart, relativement modernes et qu'elles ont toujours été l'objet d'un entretien sérieux ; elles offrent donc à nos recrues des conditions d'hygiène et de confort très supérieurs à bon nombre de quartiers français, remontant à l'époque de Louvois ou de Napoléon et fâcheusement enclavées à l'intérieur des grandes villes. N'oublions pas non plus que l'état sanitaire de la jeunesse française, au sortir de l'épreuve de l'occupation, se ressent cruellement de six longues années de sous-alimentation. Six mois de « camp léger » ne seront pas de trop pour redresser ces organismes mal formés et pour les rendre à la normale. A ce point de vue encore, le plein air s'impose pour des raisons qui pour être d'un évident intérêt militaire, s'élèvent, toutefois, au-dessus de l'armée pour ressortir, en dernière analyse, à l'avenir même de la nation.

Cette période d'instruction dure six mois. Au cours du premier trimestre, l'homme reçoit la formation de base qui doit former le patrimoine de chaque soldat digne de ce nom, quelle que soit son arme ou sa spécialité : *marques de discipline, entraînement physique, ordre serré, maniement d'armes, premiers exercices de combat, topographie, connaissance et utilisation du terrain de jour et de nuit.* A cette phase, c'est la section qui forme l'unité d'instruction. Le travail doit être poussé périodiquement jusqu'à des performances qui éprouvent la valeur de l'homme et qui la lui révèle à lui-même. Relevons que ce dégrossissage ne sera pas épargné à ceux que l'on destine aux divers services de l'armée. Grande innovation par rapport à un passé récent où l'on trouvait sous l'uniforme kaki ou bleu horizon, bon nombre de spécialistes ou de techni-

ciens qui ne se considéraient pas comme des combattants et qui n'avaient reçu aucune instruction aux armes. Notons également que si les méthodes préconisées par le général de Lattre constituent en France, une indéniable nouveauté, elles n'innovent pas quant au but qui demeure de former un soldat combattif et discipliné. Elles y parviendront, n'en doutons pas, avec une meilleure efficacité que les errements de l'entre-deux guerres, condamnés sans appel par la catastrophe de juin 1940.

Le second trimestre du camp léger est consacré aux armes. Il convient à cet égard de ne pas se contenter d'inculquer à l'homme l'usage technique de celle qui formera sa spécialité, mais encore de cultiver et d'approfondir chez lui le sens tactique qui préside à son emploi. Ce faisant, se révéleront des aptitudes personnelles qui seront soigneusement mises à profit pour former les divers spécialistes du combat moderne. Somme toute, on aboutit de la sorte à une école de recrues de six mois, au bout de laquelle le jeune soldat rejoint son incorporation dans l'armée active. Au lieu d'un seul contingent, il est prévu deux demi-contingents d'importance inégale, dont l'appel est réglé de telle manière que dix mois par an, les régiments demeurent immédiatement disponibles en cas d'urgence.

Quant à la formation des cadres, si essentielle quelle que soit l'armée considérée, on peut dire aussi que le général de Lattre de Tassigny fraye, avec audace et bonheur, de nouvelles voies à l'Armée française. S'il se refuse à supprimer les grands concours (Saint-Cyr ou Polytechnique) qui, comme il le marque avec beaucoup de bon sens, représentent un capital séculaire qu'il importe de sauvegarder jalousement, il ne veut pas non plus que l'on refuse leur chance, par esprit d'étroitesse, aux meilleurs éléments que l'on pourra sélectionner dans le contingent. Il convient simplement de prendre — et c'est chose faite — les dispositions nécessaires pour que le niveau intellectuel de l'ensemble ne soit pas abaissé à la suite de cet

amalgame[1]. Mais surtout, avant de rejoindre les cours des diverses écoles d'application de leur arme particulière, tous les futurs officiers reçoivent désormais la même instruction de base dans une école interarmes. Lors de notre voyage de Normandie, le temps nous a manqué pour pousser jusqu'en Bretagne et visiter le camp de Coëtquidan qui a été organisée à cet effet, mais tous ceux de nos confrères de la presse suisse qui ont eu l'occasion de le faire, en sont rentrés émerveillés. Cette initiative répondait à un besoin réel et comblera une lacune dûment constatée par les événements de mai 1940, où les armes savantes, semble-t-il, avaient poussé jusqu'à l'excès la spécialisation et la virtuosité. D'autre part, le général de Lattre le marque très fortement dans l'article que nous analysons : *Le compartimentage de l'armée en un certain nombre d'armes, n'a plus sa rigueur d'antan, à une époque ou un chef de char doit posséder les qualités du cavalier et de l'artilleur, parfois celles du sapeur et du fantassin.*

Au degré supérieur de l'Ecole de guerre, cette collaboration interarmes devient collaboration interarmées. Le comité de Défense nationale a décidé, en effet, que ce célèbre institut recevrait dorénavant dans ses auditoires des officiers de l'armée, de la marine et de l'aviation. Bien entendu, chacun suit des cours spéciaux se rapportant à sa propre spécialité. Néanmoins les uns et les autres reçoivent une formation commune et traitent les mêmes thèmes de tactique générale. Aucune réforme ne pouvait être plus opportune à l'époque où nulle guerre ne saurait plus se concevoir que dans trois dimensions, et où les arbitrages deviennent de plus en plus délicats entre les divers moyens de combat de l'époque moderne. Plus cette collaboration descendra profondément, plus aussi on aura de chance de réaliser cette convergence des efforts, hors laquelle — Hitler en fait foi — les plus brillants succès demeureront toujours des cas isolés et stériles. A l'échelon stratégique, le

[1] C'est déjà cette politique de l'amalgame qu'il fit prévaloir avec un éclatant succès durant le dernier semestre du conflit.

collège des Hautes Etudes de Défense nationale, hérité des dernières années de la Troisième République, doit rouvrir ses portes. Mais son activité dépassera largement le secteur purement militaire, puisqu'il accueillera non seulement des officiers supérieurs des trois armées, mais encore des fonctionnaires, des diplomates, des industriels, des personnalités du monde syndical, des sociologues. Cette manière d'Université militaire correspond donc exactement dans son organisation à cette guerre totale que la France n'avait pas préparée aux approches cependant des plus significatives, du dernier conflit universel. Nous ne verrons plus, sous de tels auspices, la diplomatie du Quai d'Orsay s'engager dans un système automatique de sécurité collective et garantir leurs frontières à la plupart des Etats européens, alors que le Ministère de la guerre se souciait de réaliser une armée du plus pur type défensif, incapable de porter les armes de la France en dehors du territoire national. On peut espérer également qu'une pareille institution réalisera une meilleure collaboration entre les diverses activités économiques du pays et les formes actives de la Défense nationale. Enfin, à l'ère de la bombe atomique ou de la torpille aérienne classique, rien ne sera plus utile que de mettre en contact avec les techniciens de l'arme aérienne, le haut personnel administratif de l'Etat. Comme on voit, à tous les degrés de la hiérarchie, l'enseignement militaire a réussi une impulsion aussi énergique que prévoyante et dont on peut attendre beaucoup pour l'avenir de l'armée.

* * *

De tout ce qui précède, on peut conclure à l'ardent souci qui anime aujourd'hui l'Armée française dans son ensemble pour tout ce qui concerne l'éducation et l'instruction, tant individuelle que collective, de la troupe et des cadres. Ce faisant, le général de Lattre de Tassigny et ses collaborateurs intègrent de la manière la plus correcte, à notre humble avis, les conclu-

sions qui s'imposent, dès que l'on veut bien considérer les réalités de cette dernière guerre.

Au milieu du choc formidable des matériels les plus effrayants et les plus divers, jamais encore, en dépit de toutes les apparences contraires, l'aptitude physique, la souplesse intellectuelle et la force morale du combattant n'avaient mieux démontré leur valeur primordiale. De l'instruction du personnel poussée ou non jusqu'au moindre détail, et cultivée ou non dans le sens le plus réaliste, ont dépendu, dans bien des cas que l'on pourrait énumérer, la victoire ou la défaite. A cette constatation, aucun paradoxe. La lutte a pris un tel rythme, tout à la fois, et une telle intensité que les secondes valent des siècles. Songeons, tout particulièrement, au canonnier de D.C.A. ou au grenadier antichar. Un instant d'affolement, une seule maladresse dans la manipulation de l'arme signifient la mort et la défaite. Et multiplions par vingt ou par cinquante ces menus incidents du champ de bataille, sur un front et dans une profondeur de quelques kilomètres. De là, à notre point de vue, un intérêt supplémentaire qu'il faut reconnaître à la motorisation. Non pas tant en ce qu'elle procure des ménagements appréciables au fantassin, mais parce qu'elle économise les forces physiques et intellectuelles du combattant pour le moment décisif. La valeur de l'homme mérite trop de considération pour qu'on se résigne beaucoup plus longtemps à la gaspiller le long des routes, à l'allure de 3,5 kilomètres-heure.

Comme il est naturel, au lendemain de cette lutte sans précédent dans l'histoire de la guerre, l'imagination s'attache, non pas aux « constantes », comme dirait le général de Lattre de Tassigny, mais bien plutôt aux prodigieuses innovations techniques qui, après les dures épreuves de la guerre-éclair, ont petit à petit ramené la victoire dans le camp des Alliés. La photo et le film ont vulgarisé ces inventions et en ont littéralement imprégné nos cervelles : *Forteresses volantes*, *Lancaster*, torpille de 10 tonnes dite *Grand Slam*, *Mosquito*, *Spitfire*, chars

de combat, canons chenillés, ponts Bailey, *Rockets*, *Radar*, pénicilline, plasma sanguin, etc. Néanmoins, à côté de cet effort matériel qui entraîne ensemble notre admiration et notre stupeur, il y a eu parallèlement un effort d'instruction de même portée et de même valeur. C'est de là que sont sortis, sans même s'arrêter au personnel des *Armoured* et des divisions d'infanterie, les *Rangers* américains et les *commandos* britanniques, les formations de choc de la 1re Armée française, et les grandes unités aéroportées dont les exploits de Normandie, d'Arnhem, de Bastogne, d'Alsace et de Westphalie sont encore dans toutes les mémoires. L'ouverture d'un nouveau théâtre d'opération, le franchissement d'un obstacle naturel ou artificiel particulièrement important ou telle crise grave du champ de bataille ont, dans chaque cas, réclamé l'action discontinue, comme aiment à dire les Français, d'un détachement d'élite dont l'instruction individuelle avait été poussée jusqu'à la domination du moindre détail du combat.

Entre 1919 et 1939, sous l'influence de certaines formules, nées de la période de stabilisation de l'autre guerre et peut-être justifiées à cette époque, ces vérités éternelles avaient quelque peu échappé à l'attention de ceux qui instruisirent la dernière armée de la Troisième République. *L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe*, aimait-on à répéter depuis les jours de plus en plus lointains de la première bataille de la Marne. Dès lors pourquoi aurait-on sué sang et eau, pour l'instruction du combattant individuel, dont le rôle se réduisait à serrer au plus près sur le barrage d'artillerie qui devenait le principal moyen de la bataille moderne ? D'où cette conséquence inéluctable que l'esprit combattant n'animait plus qu'une fraction de la troupe et des cadres. Combien en avons-nous vu en juin 1940, au nombre des internés du malheureux 45me C.A., qui de très bonne foi se concevaient comme des techniciens et des spécialistes que leurs fonctions auraient dû maintenir très au-dessus de la bagarre. Et ils le faisaient avec une naïveté d'autant plus grande que le misérable armement individuel et collectif dont ils

disposaient ne leur laissait pas la moindre chance d'en découdre à conditions égales, avec leurs redoutables adversaires de la *Wehrmacht*. C'est à de semblables errements intellectuels et aux conséquences pratiques qu'ils devaient nécessairement comporter que l'on doit attribuer, sans malveillance, mais sans la moindre hésitation à cet égard, la mauvaise tenue au feu de certaines grandes unités de réserve françaises, des types A et B, qui, le 13 mai 1940, sur les bords de la Meuse, abandonnèrent leurs positions, sous les premières bombes de *Stukas*.

Ici encore, il devrait nous appartenir de faire notre profit de la leçon de faits dûment contrôlés. Non pas que l'on doive négliger ou mépriser l'importance primordiale du matériel dans la guerre moderne, mais certaines idées que nous voyons se propager chez nous, par la plume et par la parole, touchant la formation d'une nouvelle armée de « techniciens », ne doivent nous induire dans aucune illusion, ni nous autoriser à aucun relâchement. Certes les progrès de la technique ouvrent à l'art militaire des perspectives immenses et qui ne sont pas toutes explorées. Nous leur devons tout l'effort créateur de nos imaginations. Il n'empêche que le soldat de demain devra demeurer, en tout état de cause, un combattant instruit et confirmé. Il devrait toujours disposer des armes et de l'instruction qui le rendront capable de se battre de près. Autrement, les nations qui n'opposent pas à l'agression l'immensité liquide de la mer, jointe à la maîtrise aéronavale de cet océan, peuvent s'attendre à voir leurs batteries de *Rockets*, de V2, ou de torpilles atomiques, enlevées, sabre au clair, par un peloton de cavalerie, chargeant au grand trot. Ceci n'est pas un conte, car tel, exactement, fut le cas de cette batterie de 155 C du 170me R.A.P. qui, dans la matinée du 17 juin 1940, fut capturée entre Doubs et Pontarlier par cinq automitrailleuses allemandes, relevant du 19me *Panzerkorps* du général Guderian. Comme l'écrivait le fameux Douhet, quelle que soit la forme révolutionnaire que revêtira la guerre de demain, il faudra toujours tenir la super-

ficie, ne serait-ce que parce qu'elle constitue la plate-forme indispensable aux armes de l'avenir.

Voilà, à notre point de vue, l'une des leçons irréfutables du dernier conflit mondial. De toute évidence, à l'époque de l'entre-deux guerres, l'instruction outre-Jura ne s'était pas souciée de s'appuyer sur le caractère individualiste et primesautier du soldat français, dont les étonnantes qualités d'initiative et de débrouillage demeurèrent sans emploi ou presque durant cette funeste campagne de quarante-cinq jours. Les méthodes qui ont été remises à l'ordre du jour, par le général de Lattre de Tassigny, rompent sans esprit de retour avec cette routine périmée. Elles nous semblent, tout au contraire, fondées sur une appréciation exacte, non seulement des caractéristiques du combat moderne, mais encore des plus authentiques vertus nationales.

Appliquées dès l'origine à la 1re Armée, elles lui ont donné en 1944 et 1945, cet incomparable allant qui a fait l'admiration des Alliés et la terreur des Allemands. Généralisées à l'ensemble des forces terrestres de la Quatrième République, elles obtiendront, selon toute bonne logique, le même solide et brillant résultat ; elles contribueront, de ce fait, à rendre à la France la situation internationale qui lui revient. Que ces forces aujourd'hui soient minces par rapport aux 107 divisions de tous les types qui, le 10 mai 1940, figuraient à l'ordre de bataille du général Gamelin, ce n'est pas nous qui songerions à contester ce fait d'évidence. Mais, dans l'ordre d'urgence, qu'il ait convenu avant tout autre souci, d'insuffler au jeune soldat français un nouvel esprit d'ardeur et de foi, on ne saurait pas nous contester le bénéfice d'une telle opinion. Au reste, au milieu des difficultés économiques que traverse présentement la France, cette œuvre de restauration intellectuelle et morale était la seule ou à peu près que ne contrecarraient pas les dures nécessités budgétaires et la pénurie générale des matières premières. Comme on voit cette réforme de l'Armée procède aussi bien d'un idéalisme élevé que d'un réalisme très aigu et toujours

bien adapté aux circonstances. Mais encore fallait-il l'entreprendre et, l'ayant entreprise, y persévérer méthodiquement et courageusement. C'est chose faite.

* * *

Quant à l'avenir, pour reprendre ici l'essentiel des idées exposées par le chef d'Etat-major général de l'Armée française, dans la revue *Hommes et mondes*, on doit tenir compte de considérations de deux ordres : celles qui résultent des expériences contrôlées de la dernière guerre mondiale et celles que l'on peut déjà déduire des probabilités de l'avenir. Selon le général de Lattre, pour des raisons de souplesse et de mobilité dont l'intérêt n'échappera à personne, la division classique, telle qu'elle existait dans toutes les armées européennes, le 2 septembre 1939, s'est révélée à l'usage comme un instrument trop lourd à manier. D'autre part, les prochaines possibilités qui s'offriront à l'action des troupes aéroportées condamnent sans appel la notion linéaire d'un front défensif. Enfin *l'énorme accroissement de la puissance du feu résultant de l'utilisation de toute une série de moyens nouveaux, tels que les bombes atomiques, les projectiles à réaction, etc., démontre que dans l'avenir la dispersion s'imposera comme une loi inexorable, non seulement sur le champ de bataille, mais sur tout le territoire maintenant susceptible d'être soumis au bombardement.*

Ces diverses considérations l'ont amené à procéder au fractionnement des anciennes divisions, pour répartir leur personnel et leurs moyens dans des Groupements tactiques de toutes armes, équivalant sensiblement au tiers de chacune d'elles. Ce sont donc le *Combat Command* et le *Combat Team* qui sont devenus les grandes unités tactiques de la nouvelle armée française, mais les organes divisionnaires (Etats-majors et éléments) du fractionnement de 1945 n'ont pas été supprimés pour tout cela ; ils ont été maintenus et demeurent prêts à coiffer, en vue de leur action coordonnée, plusieurs de ces

nouveaux groupements. Accessoirement cette réorganisation présenterait encore l'avantage de former à l'exercice et aux responsabilités du commandement, un plus grand nombre de jeunes chefs. Relevons, au demeurant que dès qu'il s'agit de blindés, le *Combat Command* avec ses effectifs qui n'excèdent pas 4000 officiers, sous-officiers et soldats, représente d'ores et déjà une puissance de feu très supérieure à celle de l'ancienne division d'infanterie, dès que l'on veut bien tenir compte des mitrailleuses et des canons de ses chars de combat et de ses *tank destroyers*.

Cette transformation n'est, au reste, qu'une étape et le général de Lattre se refuse formellement à lui donner une valeur définitive. L'organisation de la « grande unité élémentaire », comme il l'appelle, est actuellement à l'étude. Elle sera plus légère que la division de type américain que nous avons vue en action en Alsace, en Lorraine et en Allemagne, et, pour être capable de mener la « guerre du grand espace » elle devra sans doute pouvoir être « aéroportable ». Aussi bien, la division aéroportée, dont l'article précité nous révèle l'existence est-elle également en voie de réorganisation. Son gros continuera, de la sorte, à stationner en Afrique du Nord, mais elle détachera dans la métropole, aux ordres du commandement, l'un de ses groupements tactiques, ainsi qu'une école de parachutage.

D'où l'on aboutirait par étape à une nouvelle formule d'organisation militaire sur laquelle le général de Lattre se prononce de la façon suivante : *Il est donc vraisemblable que l'articulation des forces devra prévoir, d'une part un corps de bataille extrêmement mobile et puissant, susceptible soit de porter la guerre chez l'adversaire, soit d'écraser une opération ennemie de grande envergure sur un point quelconque de notre sol, et d'autre part, des unités territoriales solides, aisément mises sur pied et dotées de moyens suffisants pour stopper les incursions étrangères ou pour en limiter le développement.*

Telles sont en raccourci les idées maîtresses du chef qui

cumule aujourd'hui sur ses fortes épaules, les responsabilités multiples de l'instruction et du commandement de l'Armée française. Il nous a semblé qu'elles valaient la peine d'être présentées en analyse aux lecteurs de la présente revue. Ne serait-ce que pour les convaincre que la Suisse d'aujourd'hui n'a pas le monopole des discussions militaires et pour leur montrer, par un exemple plus particulièrement typique, que les réformes recherchées chez nous, pour autant qu'on veuille les fonder sur la véritable expérience de la guerre, ne doivent pas conduire à la table rase. Elles doivent, en effet, ménager et dégager, comme le fait le général de Lattre, cette « constante » de toute l'histoire militaire : l'homme, à savoir le combattant instruit, agile et discipliné. Tout le reste ne sera jamais que chimère, car la terrible réalité du combat moderne ne permettra jamais d'y appliquer avec succès les capacités moyennes d'un bon technicien « militaire ». La *Technikerarmee* d'aucuns de nos camarades d'Outre-Sarine est à ranger dans le même magasin des utopies délétères que la *Partisanenarmee* de tels autres. Il n'y aura de réforme utile de nos institutions militaires que si cette œuvre urgente et nécessaire respecte soigneusement la distinction capitale que nous venons de poser et de définir. *Sur des pensers anciens, faisons des vers nouveaux* : en guise de conclusion à cette série d'articles, nous ne saurions mieux faire, en vérité, que de nous référer au principe esthétique, ainsi formulé par le grand poète André Chénier.

Major Ed. BAUER.